

Philosopher, à travers le cinéma québécois PhiloKiné

Jean Lauzon

Numéro 318, avril 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90875ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lauzon, J. (2019). Compte rendu de [Philosopher, à travers le cinéma québécois : philoKiné]. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 46–47.

Philosopher à travers le cinéma québécois

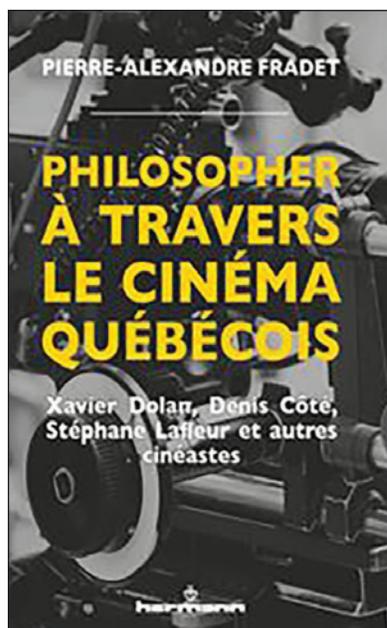
JEAN LAUZON

PhiloKiné

LA PLUS RÉCENTE publication de Pierre-Alexandre Fradet, *Philosopher à travers le cinéma québécois*, porte un titre dont l'éloquence résume à elle seule l'essentiel du propos. L'à travers dont il est question suggère fortement que ni la philosophie, ni le cinéma ne sauraient s'autosuffire. Savoir les apprécier sous leurs lunettes respectives et sous une forme dialogique est ce que nous propose l'auteur. L'image, car il est question d'image, ne saurait être un objet brut, isolé, mais bel et bien une mise en relation, celle que vous et moi établissons sous la forme d'une négociation à vocation et horizons pluriels. La table des matières, que nous publions ici, saura satisfaire le lecteur avide de voir la découpe, le plan de l'ouvrage, notamment la liste des cinéastes étudiés. Les philosophes sollicités sont principalement Nietzsche, Deleuze, Cavell ainsi que Bergson. Quelques sources littéraires ponctuent aussi son travail. Décelant une pensée philosophique exprimée dans – à travers – le cinéma québécois, essentiellement celui des années 2000, appelé «Renouveau» ou, quelquefois, «Nouvelle vague», Fradet a choisi d'aborder son sujet en conjuguant la question du réel, celle du sens commun et l'image. Il confronte constamment la position dite du réalisme naïf, où le réel pourrait nous être donné tel quel, dans une sorte d'en-soi, avec celle du médiationisme qui, *a contrario*, défend l'idée que nos interventions médiatrices, une manière de pour-soi, vont nécessairement corrompre le réel dont on cherche à rendre compte et que, conséquemment, nous n'aurions jamais accès comme tel au réel. Fradet adopte une position de l'entre-deux, qu'il réitère souvent avec cette formulation fort lucide et d'autres similaires au fil de l'ouvrage: [...] «Parler du monde en fiction demeure possible dès lors qu'on admet que toute représentation, toute mise en scène, loin d'être des médiations forcément corruptrices, sont elles-mêmes inscrites dans un monde qu'elles contribuent à maintenir à flot». [...] (p. 183).

Si le doute quant à la véracité des représentations remonte au moins au livre dix de la *République* de Platon, où il défend l'idée d'une infériorité ontologique à trois niveaux entre, par exemple, un dessin de lit, un lit concret et l'Idée du lit, qui seule serait vraie, un clivage s'est instauré depuis qui a fait en sorte que l'opposition entre la réalité et la fiction, sous diverses formes, s'est souvent manifestée de manière radicalement manichéenne: réalisme naïf contre médiationisme subjectif! Entre les deux, point de salut. Or, ce clivage s'est aujourd'hui transformé en une recherche d'équilibre, un dialogue, ce que Fradet montre bien et qui constitue le point de vue qu'il adopte. Depuis *Les Ménines* de Velasquez, que Michel Foucault a si bien décrit dans *Les mots et les choses* comme étant une illustration du processus même de la représentation, une sorte d'auto-réflexion-représentation, il se trouve encore aujourd'hui des gens qui nous rejouent le même jeu des siècles plus tard, et le propos médiationiste pullule et empoisonne toujours moult manifestations dites artistiques. Le travail de Fradet aide à sortir de cette impasse pour nous aider à renouer avec le monde et les choses, dont nous faisons bien évidemment partie. C'est la question du réel qui est abordée, de ses conditions d'accessibilité et donc de son existence; sinon à quoi aurions-nous accès?

Le sens commun, à savoir ce qui se présente sous les formes de telles ou telles croyances, d'attentes partagées, d'accords langagiers, de certains usages et habitudes, ce que Bergson, cité par Fradet, explique en disant qu'au lieu d'ajuster le réel à sa propre perspective, celui qui fait preuve de sens commun ajuste [donc] sa propre perspective au réel (p. 218). Cela, dans le dialogue proposé ici entre cinéma et philosophie sera vu à travers les prismes du quotidien et de l'ordinaire, qui se différencient au sein des couples de l'actualité / la possibilité, l'individualité / la communauté, la relativité / l'absolu, la concrétude / l'abstraction. On peut déjà dire que



—
Pierre-Alexandre Fradet
Philosopher à travers le cinéma québécois
Paris: Éditions Herman, 2018
274 pages
(Sans ill.)



le propos de Fradet nous amène à suggérer que le cinéma québécois des années 1960-1970 nous parlait davantage du quotidien, actuel et pratiquement figé, souvent misérabiliste comme on nous disait à l'époque (Fradet utilise ce mot à une reprise, p. 253), alors que l'ordinaire, sous la forme d'un devenir possible, serait davantage l'apanage de productions plus récentes, notamment celles du Renouveau. Ici intervient précisément la notion du devenir, plus ou moins intensif ou insistant, selon que l'on aborde Bergson, Cavell, Deleuze ou Nietzsche (rupture des habitudes). Et de cette intensification en plus ou en moins, et Fradet insiste souvent sur ces différents degrés et leurs articulations dans ses analyses filmiques, on trouve une voie fertile vers une des appréciations possibles de notre production cinématographique récente. Il faut lire Fradet pour saisir toute la richesse et les nuances de son approche.

L'auteur, qui a déjà publié le fruit d'un cadre dialectique du même genre en traitant alors l'œuvre de Pierre Perrault, fait manifestement œuvre de sémioticien dans son parcours. Il analyse des films, une sorte de signe possible, et fait coïncider une interprétation de type philosophique avec les réalisations cinématographiques qu'il a choisies, dans une sorte d'adéquation (qui correspond à une sorte d'idéal sé-

miotique «classique») entre l'œuvre et le propos de l'interprétation. Et il réussit fort bien.

De Bergson encore, à propos du sens commun: qui implique de «savoir se souvenir [...], mais encore et surtout [de] savoir oublier», afin de «s'adapte[r] et se réadapte[r] sans cesse» aux objets qu'on rencontre (p. 259); et que je place près de cette autre citation, cette fois empruntée à une certaine sémiologie de type cognitif: «la cognition [est] un processus par lequel les organismes intelligents s'adaptent au monde et interagissent avec leur environnement» (cité par Jean-Guy Meunier «Les fonctions cognitives du tableau», *RSSI*, Montréal, Vol. 14 (1994), n° 1-2, p. 69). Et d'ajouter: «dans cette perspective, tout organisme vivant qui doit s'adapter à son environnement doit le représenter par un système sémiotique, symbolique ou autres.» Fradet réconcilie encore une fois des avenues (philo / sémio) qui encore récemment s'opposaient (se «chicanaient»).

Et si, par ailleurs, il a choisi la médiation que constitue la voie scripturaire, il démontre fort éloquemment que celle-ci ne saurait corrompre l'objet observé; le cas échéant, son propos nous serait inintelligible, or il n'en est rien, bien au contraire! Pour ma part, cette lecture m'a ravi. Je vous en souhaite autant. ▲

—
Bestiaire de Denis Côté

Le sens commun, à savoir ce qui se présente sous les formes de telles ou telles croyances, d'attentes partagées, d'accords langagiers, de certains usages et habitudes, ce que Bergson, cité par Fradet, explique en disant qu'au lieu d'ajuster le réel à sa propre perspective, celui qui fait preuve de sens commun ajuste [donc] sa propre perspective au réel (p. 218).